

Meurtre dans un jardin moghol

« En Inde, si vous ne priez pas, vous avez perdu votre voyage. C'est du temps donné aux moustiques. »

Henri Michaux, *Un barbare en Asie*

Chapitre 1 : Singapour

Grès rouge contre marbre lunaire. Arrogance et domination guerrière, délicatesse opalescente des kiosques, pavillons et mosquée. A l'ombre des murailles écarlates, couleur du sang des soldats les ayant gardées au prix de leur vie, s'épanouit un univers caché, fait de luxe et de raffinement, même si les gemmes de jadis brillant au sein des entrelacs sculptés ont été volés depuis longtemps. Les gazons s'étalent au pied des jacarandas et fabacées aux épis de fleurs roses pour venir mourir contre des bassins de porphyre castrés de leurs jets impérieux, faute d'eau. Roses et zinnias rivalisent avec l'éclat des saris des femmes, des turbans des Sikhs, la caste des combattants. Quelques jeunes hommes accroupis sous l'ombrage d'un jujubier entonnent un *kirtan* adressé à Krishna, une prière chantée. Des petites filles en robes de fêtes toutes scintillantes de leurs perles au soleil se lancent à la poursuite d'un ballon. Dans la Vieille Ville, on se sent hors du temps, hors du monde. Le vacarme insensé des bus, taxis, motos et *rickshaw* pétaradant et klaxonnant, des conducteurs s'invectivant dans tous les idiomes se fait lointain. Sans importance. Simple bourdonnement d'insecte.

Son regard se perd au faite de l'écrasante forteresse de l'empereur Shah Jahan, que ses ennemis ne purent vaincre, mais que son fils osa trahir et emprisonner. Elle erre entre les étals de la Chatta Chowk, la longue galerie couverte menant à la seconde cour du palais du Fort Rouge, attirée par la rutilance des babioles indiennes. Rivalisent avec le grès sanglant du Diwan-i-Am, la Salle des Audiences Publiques, les trois pavillons limpides du Rang Mahal, du Khas Mahal renfermant les appartements privés de l'empereur et du Diwan-i-Khas où avaient lieu les audiences privées.

La perfection sensuelle de la Moti Masjid, la Mosquée de la Perle située face à l'ancien hammam, ses trois dômes d'une blancheur irréaliste, ses délicates rosaces imposent le silence. Muette contemplation ressemblant à une invocation. Prise par le spectacle, elle en oublie d'appuyer sur le déclencheur de son appareil photos,

manque de ne pas prêter attention au cri perçant fusant du mur d'angle du hammam. Il lui faut du moins quelques instants pour réagir. Puis elle bondit vers la source du hurlement.

De grand reporter et baroudeuse qu'elle était jadis, Laure est devenue une pute de luxe. C'est dans l'air du temps. Elle ne s'en plaint pas, mais s'en trouve déconcertée.

Maintenant qu'elle a créé son site de news et de voyages, *Eureka*, Laure couvre les événements qu'elle souhaite, en l'occurrence le lancement de ce qui se voudrait le plus grand complexe hôtelier du sud-est asiatique, le Marina Bay Beach de Singapour. Laure parcourt avec ahurissement le dossier de presse que l'on vient de remettre à la vingtaine de journalistes attendant comme elle, dans le salon VIP de Roissy C.D.G., le décollage de l'Airbus A 380. Le plus grand, bien sûr, des longs courriers. Près de six cents morts prévus en cas de crash. On n'arrête pas le progrès.

Comme d'habitude, à présent que la presse écrite va mal, s'uniformise, perd en même temps pub et qualité et que les sites Web se multiplient, ce n'est plus le rédacteur ou reporter le principal ordonnateur de l'enquête, mais un nouveau personnage. A la fois tout dévoué à la presse qui le fait vivre et tout puissant. Car c'est lui ou elle qui sélectionne les heureux élus parmi les journalistes qui seront invités à travailler avec lui : le temps de la fête, le temps d'un voyage. Le temps de se retrouver éphémère VIP pour des voyages de presse ressemblant de moins en moins à des reportages. De plus en plus à des promotions de la puissance invitante.

La presse se perd et agonise dans un grandiose délire. Trop de paillettes. Trop de cocotiers. Trop de vins illustres. Trop de mets savant concoctés par des chefs dûment étoilés et pas encore suicidés.

Le journaliste s'engraisse dans le luxe. S'alcoolise dans les bars des palaces du monde entier. Hemingway, Romain Gary ou Saint Ex se retourneraient dans leurs tombes, au moins les deux premiers, le corps du troisième reposant quelque part dans la Méditerranée. Mais où sont donc passés les « clochards célestes » d'antan ?

Laure avait longtemps résisté au luxe éphémère, ostentatoire, bling bling dans lequel s'enlise la presse de ce début du XXI^e siècle, une presse à la fois scandaleusement pauvre et scandaleusement riche.

Durant plusieurs années, elle a continué à organiser ses reportages seule. En hippie. En routarde. Sac au dos et ampoules aux

pieds. Logeant dans des puciers où les morpions étaient parfois au rendez-vous, dormant entre des draps rarement lavés.

Elle y a gagné pas mal de petites bêtes, d'emmerdes et cassages de gueule. Arrestations diverses. Traque de la police au Nord Yémen. Ses reportages dérangeaient. Ses façons de baroudeuse et son look n'étaient plus dans l'air du temps. Alors qu'elle manquait parfois de se faire trouer la peau pour aller au bout d'une enquête, ses collègues continuaient de bronzer sous les cocotiers. Tandis qu'elle achevait un portrait de pilote de montgolfière, la sienne explosa en vol et elle émergea péniblement de l'accident après trois ans d'opérations diverses. Greffes du visage et du corps. Passages à répétition sur le billard pour réduire ses multiples fractures aux jambes, les redresser, les remodeler. Douloureuse rééducation.

En serrant les dents, elle finit par s'en sortir pour trouver ses rubriques prises par des comparses peu complices. La solidarité du métier n'existe plus en cas de crise. Enfin, bien tardivement, elle a pris voici quelques mois une résolution qui lui coûte. Fini de jouer les Jeanne d'Arc. Les redresseuses de torts. Les Kahina grandes pourfendeuses d'envahisseurs. Elle ne sauvera pas la presse à elle toute seule. Elle n'inversera pas une tendance déjà bien installée.

Avec le malaise grandissant de nantis craignant de ne plus l'être si longtemps, le public achetant encore la presse écrite et jouissant avec une hâte désespérée de ce qui seront peut-être ses derniers privilèges n'a plus envie d'entendre parler de famine. D'ailleurs, les petits Chinois n'ont même plus le bon goût de crever de faim. Les petits Indiens commencent à accéder, enfin, au capitalisme salvateur. Pour un temps, certes, mais jouissons, mes frères, tant qu'on le peut ! Ras le bol des petits Noirs avec leurs gros ventres rachitiques et leurs yeux hallucinés de crève la faim. Des empêcheurs de profiter en paix. De se bâfrer avec bonne conscience. De consommer sans arrière pensée. Comme chacun sait, la guerre, ce n'est plus dans les pays capitalistes qu'elle se fait. Autant dire qu'elle n'existe plus. Passons vite sur les quelques images dérangeantes de bombes explosant en Afghanistan, Irak, Iran. Oublions les femmes voilées désespérées. Les prisonniers politiques arbitraires. Les Tibétains embastillés.

Le lecteur des magazines rescapés de la débâcle ambiante veut du luxe. Du luxe indécent, sinon à quoi bon ? Du spa. Des soins. Des crèmes de luxe aux perles de caviar. Des jacuzzis sur fond de baies de

rêve. Des eaux parfumées, semées de pétales de roses et de fleurs de lotus. Des orchidées en veux-tu, en voilà !

Ses reportages dérangeaient donc une époque dérangeante. Dérangée. Laure les écoulaient plutôt moins bien que ne le faisaient les copains et copines de la presse de tourisme, campés avec fermeté sur sable blond sous cocotiers.

La tête de la Kahina était allée pourrir au faîte des remparts de Damas. Jeanne d'Arc avait probablement brûlé sur le bûcher de Rouen. Laure avait fui ses rêves et abdiqué. Aujourd'hui, elle s'en trouve plutôt bien. Adieu idées généreuses et gauchos. Adieu féminisme, *sittings* militants et inutiles. Tellement inutiles. Remisée, la Révolution, comme un vieux vêtement *out of fashion*. Les lecteurs sont avides d'articles décrivant avec force détails les fiestas pour *happy fews*. Avec profusion de dorures clinquantes. L'anglais dispatché en touches impressionnistes a remplacé le verlan des voyous d'antan, mais il reste indispensable pour sembler branchouillé.

Volontaire *victim fashion*, Laure sirote en toute bonne conscience un capuccino aussi voluptueux qu'une plume sur la peau et noir comme l'enfer. D'une oreille distraite, elle écoute parfois le joyeux babillage des journalistes rassemblés là, sous la houlette protectrice d'AP compétentes et bien briffées.

La puissance invitante – un investisseur basé à Las Vegas, solidement implanté dans toute l'Asie du sud-est – a convoqué sur les divers aéroports mondiaux quelques huit cents journalistes internationaux. Fidèles petits soldats bien disciplinés, comme Laure qui ne veut pas rater la parade annoncée. Ils sont tous au garde-à-vous devant ces paquets de fric occulte du roi de la fête et du jeu. Il brasse probablement de l'argent sale blanchi par les casinos omni présents dans tous ses complexes hôteliers. La Kahina et Jeanne d'Arc ont rengainé leurs épées, succombé sous les coups de boutoir – coups de charmes – des capitaux mondiaux et louches finançant des affaires tout aussi ténébreuses. Manipulant la presse à force de prestigieuses invitations. Séjour sublime. Bons vins, mets délicats et musiques d'ambiance.

Son site commençant à bien marcher, pour Laure, les faux reportages se multiplient à des intervalles de plus en plus réduits. De palace en palace, elle a sans doute perdu son âme. Et s'en moque. Doigts de pieds dûment manucurés en éventail sur tous les sables bien dorés de la planète. Sirotant des cocktails inconnus et capiteux aux

vénéneuses saveurs. Bulles de champagne lancées vers un Dieu du bling bling.

Laure en a conscience et a choisi de s'en foutre. Au cours de son accident, elle a failli mourir trois fois en une seule journée : dans la montgolfière en flammes prête à exploser encore, à deux minutes près. Dans l'hélico la transportant où son cœur s'est arrêté. Sur la première table d'opération quand un œdème généralisé l'a transformée en bonhomme Michelin en l'empêchant de respirer. Trois petites morts. Trois résurrections de dernière minute. Epuisantes. Déroutantes. Inadmissibles. Préparée à mourir, elle s'est essoufflée à survivre.

Puis, légère comme une bulle de champagne, aussi étourdissante qu'une belle fête, aussi éblouissante qu'un mirage, la montgolfière avait explosé en un irréel feu d'artifices. Laure, allongée sur une couverture, ses deux jambes brisées tendues devant elle, avait été la seule à photographier le spectacle.

Les journalistes du tourisme se hâtent donc de vivre leur étrange paradoxe. Fauchés et mal payés, ils goûtent pourtant régulièrement à l'ivresse d'un luxe éphémère. Ils se disputent comme des babouins la cerise sur le gâteau. Finies, les fastidieuses enquêtes, les difficiles investigations. Plus de travail sur le terrain, de reportages de guerre, de sacs à dos. Bonjour les palaces et les salons pour VIP. Les cadeaux des AP. Ils n'ont jamais tant parlé des libertés de la presse que depuis qu'ils les ont volontairement toutes perdues.

Trois fois épargnée en dépit de son désir de mort, Laure s'est tout d'abord épuisée à revivre. Forçant son corps en lambeaux à des prouesses inhumaines. Treks dans l'Himalaya en boitillant. Nuits sous la tente en claquant des dents. Découvertes de lointaines contrées où se déroulent des événements aussi magiques que le couronnement du roi du Bhoutan ou les crémations saintes de Vârânâsi, la ville où l'on va pour mourir.

Pour prouver quoi ? Pour *se* prouver quoi ?

Tout le monde s'en fout, de son héroïsme vaguement indécent.

Retour sous les cocotiers !

Laure ouvre le dossier de presse que Charlotte, petite rousse aux spirituelles taches de son, vient de leur distribuer. Sur le luxueux papier, face à une baie d'une bleu électrique, couleur de martin pêcheur, se dressent les trois tours de verre et de lumière vaguement incurvées, supportant à leur sommet une sorte de vaisseau spatial

fendant l'azur du ciel, le Stars Park. Un suppositoire géant dardé vers la ville de Singapour, se dit Laure. Oscillent sous la brise des cocotiers plantés en plein ciel, éclosent de mystérieuses fleurs tropicales. Une piscine à débordement semble dégouliner son trop-plein d'eau vers les gratte-ciel environnants. Creusée à deux cents mètres du sol, c'est la plus haute piscine du monde, la plus longue aussi, avec son chemin liquide de cent cinquante mètres de long. Vue panoramique à 360° assurée. Plus de deux mille chambres et suites se blottissent au cœur des tours, comme dans un nid de frelons.

Tout est décrit au superlatif, dans le dossier vantant les atouts du Marina Bay Beach. Son casino, surtout le casino, permet d'y étaler plus de six cents jeux de table et renferme quelques quinze cents machines à sous. Son lustre suspendu à quarante mètres du sol et brillant des feux de cent trente deux mille cristaux de Swarovski pèse plus de sept tonnes. Ses restaurants proposent des cuisines des quatre coins du monde concoctées par six des chefs les plus renommés de la planète. Ses deux théâtres sont capables d'accueillir quatre mille spectateurs. Au pied des trois tours s'étalent d'immenses centres commerciaux. Un musée en forme de lotus flotte sur l'eau. Deux pavillons de cristal y barbotent aussi tels d'étranges batraciens mutants.

Règne sur ce délire qui enfoncerait n'importe quel palais des contes de Schéhérazade un très vieux poussah à chevelure teinte en roux, se propulsant dans un fauteuil roulant électrique, Bobby Anderson. Il est assisté de son épouse, peut-être en cas de panne du fauteuil roulant. Cette femme aux allures de Minnie Mouse, le Dr Sonia Anderson, exhibe sur les photos des cheveux platine tout aussi teints que ceux de son mari. Tout ça copine bien sûr avec Bush ou Berlusconi, comme chacun sait les plus irréprochables anciens présidents de la planète. Et ces « mécènes », « philanthropes notoires », comme le proclame avec une modestie touchante et un flou délicat le dossier de presse, président aux destinées d'autres complexes essayant leurs casinos de par le monde...

Inviter huit cents journalistes à une inauguration, ce n'est pas rien. Est-ce que ça force le respect, c'est une autre affaire... Mais nul ne boude l'invitation au royaume du jeu et de l'argent facile, ostentatoire, ayant ainsi retrouvé toute sa virginité...

Si Laure ne se rend pas compte de l'envol du géant des airs, il s'avère, durant les treize heures de vol prévues, ni plus silencieux ni plus confortable que les autres Boings. Les turbulences semblent jouer à secouer et malmener ce gros balourd. Puis on atterrit en douceur sur le tarmac de l'aéroport de Sin Changi. L'un des aéroports les mieux fleuris que connaisse Laure. Délire de palmes, cocotiers et orchidées. La grande presse française, plutôt abrutée, se laisse conduire en bus le long d'une route délicieusement droite bordée d'une profusion de bougainvillées jusqu'au Marina Bay Beach.

Le dossier de presse n'a pas menti. Les trois tours à peine incurvées, leur plate-forme volante, les différents pôles commerciaux ou culturels encore inachevés, alanguis entre mer et marina, sont d'une beauté abstraite. Ca en jette, mais aimerait-on y vivre ? Pas sûr. Autour du complexe hôtelier seul achevé, tout le chantier bourdonne des moteurs des grues, tracteurs, pelleuses. On s'affaire sec sous un soleil bientôt impitoyable, pour le plaisir du vieux poussah à cheveux roux...

Dans l'immense chambre d'un luxe écrasant quoique impersonnel du Marina Bay Beach où elle est arrivée la veille, Laure s'éveille en criant. Un cauchemar. Toujours le même.

La montgolfière se trouve dans l'axe de l'ample vallée de Sallanches. Yves, le pilote, guette les premiers prés assez plats pour s'y poser. La neige se raréfie, ne formant plus que des plaques blanches sur l'herbe que le dégel a rendue plus brune que verte. Le ballon se rapproche vite du sol. On survole un bosquet d'arbres, pins et bouleaux, derrière lequel s'étale une prairie.

- Les arbres nous protégeront du vent, fait remarquer Yves, et ce champ est un terrain idéal pour atterrir. Nous volons à présent à dix nœuds et allons bientôt toucher terre. Préparez-vous, genoux écartés et fléchis, les deux mains accrochées à la rambarde de la nacelle pour amortir les chocs, s'il doit y en avoir.

Laure et les deux autres passagères prennent la position apprise avant l'embarquement, s'attendant à un atterrissage conventionnel quelques minutes plus tard. Soudain, tout change. Le ballon abandonne l'axe du pré pour se déporter à toute allure sur la gauche. On survole encore un petit bois, une ronde colline blanche et nue, innocente et, derrière, c'est le cauchemar.

Il n'y a plus d'herbe et plus de pré, mais un univers de fer et de rouille, une gare semblant désaffectée, de nombreuses voies ferroviaires, des wagons hors service qui achèvent de pourrir mélancoliquement. Au-delà de la gare, tout près, une nationale où passe un flot serré de voitures et, encore plus menaçante, la double voie d'une autoroute encombrée. Il n'y a nulle part où se poser. On a quitté la paisible vallée pour aborder un monde hostile. De nombreux pylônes électriques, redoutables pour les ballons, tendent leurs bras de métal et leurs lignes à haute tension au travers du bleu du ciel.

Laure enregistre ces données avec stupéfaction, regardant la montgolfière approcher de cet univers qui n'est pas fait pour elle et qu'elle ne devrait jamais côtoyer. Yves hurle à Christian, le jeune pilote qu'il initie au vol en montagne :

- Laisse-moi les commandes, il faut absolument prendre de l'altitude !

Un vent de panique souffle sur l'équipage, même si les passagers n'ont pas encore mesuré l'exacte nature du danger. Ils font confiance à Yves et se croient protégés par ses nombreuses heures de vol et son excellente renommée de pilote. Les deux brûleurs, ouverts à plein régime, lancent leurs flammes vers la voilure dans un rugissement infernal. On remonte de quelques mètres. Pour hâter le processus, Yves saute à pieds joints dans la nacelle, bientôt imité par Christian.

- C'est pour aider le ballon à prendre de l'altitude, souffle Christian.

Et tous de sauter en chœur, mais il est trop tard. Le ballon est propulsé telle une bombe vers le redoutable pylône. Le fond de la nacelle heurte un fil et Laure entend comme un coup de tonnerre terrifiant. Une bonbonne de propane explose. Le fond de la nacelle s'embrase et les flammes commencent à lécher les parois d'osier. On les dirait impatientes de savourer un festin plus digeste, la voilure.

- On va tous mourir ! hurle Rose, la plus jeune des deux autres passagères.

Laure, yeux fixes et dents serrées, incapable de bien jauger le danger et de s'effrayer, presque insensible à ce qu'il se passe, indifférente, lui en veut de ce cri de panique qu'elle juge méprisable.

- Rassemblez-vous au centre de la nacelle pour ne pas être brûlés, commande Yves. Cet incendie n'est pas bien grave et sera vite maîtrisé quand nous serons au sol. Je vais me poser.

Tout en parlant, il pèse sur la corde de couronne pour ouvrir la trappe dans la voilure et libérer l'air chaud que le ballon contient. Ainsi, il l'empêchera de monter sous l'effet du feu et d'aller se perdre, tout en flammes, dans l'infini du ciel. Brutalement dégonflée, la voilure pendant comme une aile cassée, la montgolfière tombe en chute libre d'une hauteur d'une vingtaine de mètres en direction d'un petit triangle vert bordé d'une grange, délimité par l'angle que forment l'autoroute et la nationale en se chevauchant. On passe au ras des voitures. On effleure le bitume avant de basculer avec brutalité sur l'herbe, à quelques mètres de la voie du TVG.

La corde de couronne s'est entortillée autour du bras gauche de Laure, l'empêchant de se mettre en position pour amortir le choc. La nacelle se renverse sur le côté, projetant ses quatre autres occupants hors des parois d'osier. Sauf Laure, toujours retenue par la corde. Elle entend un claquement sec, comme celui d'une grosse bûche se fendant sous l'étreinte du feu, et constate que sa jambe droite ne la porte plus, en même temps qu'elle voit poindre de son fuseau déchiré un bout d'os blanc et nu. Répugnant. Elle doit s'appuyer au côté en feu de la nacelle, stupéfaite de ne ressentir aucune brûlure. Elle n'a même pas mal à la jambe. Avec un autre craquement, son pied gauche cède à son tour. Pour ne pas tomber sur le fond incliné du panier d'osier ayant contenu les passagers, elle s'assied en plein brasier en se disant qu'elle ressemble à Jeanne d'Arc sur son bûcher.

A un mètre d'elle, les doubles brûleurs désormais inutiles et redoutables continuent à mugir, à déverser leur hargne. Yves n'a pas eu le temps de les éteindre. La lourde voilure qui n'a plus rien d'aérien oscille une dernière fois dans les airs avant de se répandre au sol en se déployant d'élégante façon tout autour de la nacelle. Coquille maléfique et mortelle. Laure, isolée du reste du monde par la toile tricolore, jaune, rouge et noire, n'aperçoit qu'un petit bout d'herbe entre les brûleurs. Partout ailleurs, il n'y a que la voilure commençant aussi à brûler. Elle a beau tirer fort sur la corde qui flambe et mord sa chair, elle est trop épaisse. Impossible à déchirer.

Laure est toute en sueur, haletant encore comme elle le faisait dans la montgolfière en feu sous l'effort. Elle tient toujours un bout de drap entortillé autour de son poignet, là où la corde brûlante a laissé une trace indélébile. Petit triangle de chair blanche et fripée. Pour fuir l'angoisse, elle libère son poignet du drap, bondit hors de son lit,

ouvre grand sa fenêtre et contemple l'immensité de la baie de Singapour, semée d'innombrables cargos. Il lui faut fuir cette chambre encore hantée par la chute de la montgolfière.

Au cinquante-septième étage du Marina Bay Beach, sur la fusée semblant reposer sur ses trois piliers, fleurit en effet un insolite jardin tropical suspendu, sans doute digne de ceux de Babylone. Troncs lisses et pâles des cocotiers dans leurs pots vernissés. Jaillissement de bougainvillées, lourdes grappes rouges et jaunes côtoyant d'étranges fleurs en forme de crêtes or et bleues, dardées vers le ciel. Les oiseaux ressemblent à des fleurs et les fleurs à des papillons. La vue englobe toute la baie où est ancrée une profusion de bateaux, puis le chantier éternellement rugissant du territoire de la marina. Plus loin, les tours de verre du quartier des affaires de Singapour scintillent à l'infini.

Prenant toute la longueur de la plate-forme, une piscine à débordement fait en effet face aux gratte-ciel, semblant se précipiter pour être happée par le vide.

Adossée aux coussins de skaï blanc d'une chaise longue à demi immergée, Laure prend des photos en s'efforçant de maintenir son appareil à la hauteur de la surface de la piscine. Etendue avec une nonchalance étudiée sur d'autres coussins paraissant flotter sur l'eau, une naïade prend la pose devant les objectifs des photographes. Les flashes crépitent. Laure, amusée, la shoote à son tour. Puis elle se renverse contre les coussins, bercée par le murmure de la chute liquide et le bruissement des palmes dans ce jardin aérien. Babylone du XXI^{ème} siècle.

Une main lui effleure l'épaule, la faisant sursauter. Un souffle tiède chatouille son oreille. Elle se retourne d'un bloc, surprise de découvrir, penché sur elle, le garçon à la peau ambrée, œil et cheveux d'un noir velouté, qui lui avait apporté une coupe de champagne la veille, alors que les serveurs, débordés, feignaient de ne pas la voir. Il lui avait dit se nommer Shan.

Même si ses traits n'ont pas la régularité qu'exige la beauté classique, il est mieux que ça. Séduisant. Irradiant un charme irrésistible. Des mouvements souples, silencieux tels ceux d'un chat. Une coiffure en pétard et un rasage à la Gainsbarre, comme l'exige la mode, lui confèrent un faux look de mauvais garçon que dément un sourire d'enfant. Son français trop châtié prouve seul qu'il ne s'agit pas de sa langue maternelle.

Laure n'a jamais aimé suivre un groupe. Surtout des journalistes du tourisme qui se croient obligés de conter par le menu chacun de leurs voyages bien programmés. De leurs rencontres professionnelles avec les people dont sont si friands les magazines.

- On se baigne ? propose Shan en désignant les deux peignoirs longs, blancs et duveteux, à la Marilyn, dont tous deux sont enveloppés.

Laure n'a guère envie de parader seule dans la somptueuse piscine à débordement que les journalistes internationaux invités par le gros poussah roux viennent tour à tour photographier. Elle l'entraîne vers un coin plus discret, se débarrasse de son peignoir, dans lequel elle enveloppe son appareil. Son deux-pièces noir, très simple et très coûteux, semble tenir par un miracle d'équilibre sur son corps à peine bronzé, ce qu'elle déplore. Le contraste est pourtant joli, entre sa peau claire et l'étoffe noire ornée de discrètes paillettes scintillant brièvement au soleil à chacun de ses mouvements. Elle se retourne pour examiner Shan. Corps parfait, d'une teinte de brugnol bien mûri par l'été, mais sans rien d'ostentatoire, sans « tablettes de chocolat » fièrement exhibées après des heures de muscu. Son short noir et court n'est ni trop moult, ni trop vague. Il lui demande avec quelque ironie :

- Alors, comment me suis-je tiré de l'examen ?
- Pas encore recalé ! Que faites-vous ici ?
- Comme vous, je suppose. Je suis envoyé par un magazine de d'archi de Delhi.
- Vous habitez Delhi ?
- Peut-être m'y fixerai-je un jour, mais jusqu'à présent, je suis leur correspondant pour l'Europe et spécialement la France.
- Une spécialité ?
- Surtout l'architecture moghole. Pas grand-chose à voir avec ici. Et vous ?

Laure tâte l'eau du bout du pied. Elle est fraîche sous un soleil déjà ardent. Ils dominent assez les tours voisines pour n'être pas pris pour cibles par d'éventuels voyeurs. Mais l'étau des tours lié à l'étrange liberté du plein ciel fait de cette longue bande d'eau sinueuse un lieu insolite. Hors du temps. Hors de l'espace.

Laure se laisse couler dans l'eau avec un petit cri de surprise, d'abord assailli par le froid, puis délicieusement bien. En trois brasses de crawl, elle se retrouve près du rebord à débordement. Et